Pascal Bonafoux

Signes particuliers

roman



collection mots

Editions Ramsay

83
2

COLLECTION « MOTS »

dirigée par Erik Orsenna

497
juin 83

8°Z
50252
(6)

Signes particuliers :

Pascal Bonafoux

Signes particuliers :

roman

Éditions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

DL-07-11-1980-31489



© Éditions Ramsay, Paris, 1980
ISBN 2-85956-166-8

par, pour Marie-Christine

Je ne fais qu'inventer, que conter, que parler.

RONSARD

I

C'était un jardin étouffé d'orties, d'herbes et de bosquets. Des hortensias. Une allée courbe, après le portail, contournait le pavillon des gardiens.

La maison était carrée, blanche, les portes et persiennes grises. Deux ailes avaient été rajoutées au rez-de-chaussée, au nord et au sud. A gauche, l'aile sud était prolongée par une véranda dont l'armature rouillait. On s'y tenait de mai à la mi-septembre. Le salon d'hiver, dans l'aile nord, n'était ouvert qu'avec les pluies de septembre. L'été laissait les volets clos sur le salon vide, les fauteuils serrés sous les housses et les tapis roulés.

Je ne me souviens pas de la disposition des autres pièces. Je me souviens du carrelage de l'entrée et de la console bancale. Je me souviens des portes aux grillages de cuivre de la bibliothèque, des marines accrochées dans la pièce sombre où nous prenions nos repas, du bruit mat du passe-plats ; la cuisine était au sous-sol.

Tableaux, linge, livres, tapis, meubles, vaisselles seront dispersés demain aux enchères. L'Ormeraie est fermée sur les réserves pâles que laissèrent les marines sur le papier peint de la salle à manger, sur la poussière sur les étagères de bois roux de la bibliothèque, la poussière.

Les portes-fenêtres ouvraient sur une terrasse de graviers et une pelouse rase qui descendait jusqu'au Val Clos et,

derrière les pins et les chênes, à gauche, le tennis des Fergier où personne ne jouait.

Ma chambre donnait sur ce val et ces arbres. Je me souviens du palier informe du premier. Nous appelions ce palier : les portes. Ce n'étaient que portes grises de placards, de chambres, celle de Malène, la chambre de Jeanne — la mienne. — de cabinets de toilette, de salles de bains. Je me souviens des poignées. Je haïssais ces poignées de faïence blanche froides à la paume. Une porte donnait sur un escalier étroit et raide. Nous ne montions au second que pour voir les feux d'artifice du 14 juillet et de la Nuit Blanche. Le 20 août je crois. Les feux d'artifice étaient tirés de la falaise du Hours. Les fusées éclataient au-delà du toit d'ardoises du Grand Hôtel de l'Ouest. Un palais viré à l'hôtel. Ils l'ont démoli.

C'était un grand bâtiment blanc. Façade de colonnes, de balcons et de cariatides épaisses. La grande serre aussi a été détruite. C'était, dans le parc de l'hôtel, une immense verrière où poussaient des essences rares dans la chaleur épaisse, lourde. Chaises longues et fauteuils de rotin blanc. On appelait cette serre les Colonies ; mais je n'en suis pas sûr.

Il faudrait vérifier avec les Vues d'Arçonne, une série d'une vingtaine de gravures que j'avais trouvée place Clément Sorth, maire de 1876 à 1907. J'en avais couvert le mur à la tête de mon lit. Elles cachaient un papier peint de bouquets de pivoines grises et ternes. Gravées par Hourdin d'après des dessins de R. Fayet, Baquet éd. à Paris, rue N.-D. de Lorette. L'une des gravures représentait le parc du Grand Hôtel de l'Ouest avec la grande serre.

C'était la Vue générale d'Arçonne depuis le phare, la Vue du Rocher du Diable, du Port Vieux. C'était la vue du casino et du bâtiment de la Société des bains de mer

construits sur une digue où s'entassaient des colonnes des bulbes des tourelles et des coupoles ; ils furent détruits en 1916, quinze ou dix-sept, — Arçonne offre son casino ! Des tonnes d'acier pour vaincre ! —. C'était la Vue de l'Hôtel Impérial, la Vue de la Grande Promenade qui s'achevait à la falaise du Hours derrière laquelle fut construit en vingt-six le nouveau casino. Tamaris et pins exsangues sur le trottoir de la Grande Promenade. Ils n'ont pas changé. C'était la Vue de la place Impériale avec un immeuble en rotonde aux balcons portés par des cariatides fessues. C'était la vue de la terrasse de ce café-ci qui s'appelait les Rendez-vous d'Europe, aujourd'hui les Rendez-vous. J'ai connu les Rendez-vous d'Europe, l'estrade, l'orchestre qui jouait à partir de cinq heures, cinq heures un quart. Il ne reste plus rien de cela. Il ne reste plus rien.

Il est tard. Avez-vous remarqué qu'ici la nuit tombe net ?

Le Fashion existe-t-il toujours ? Il était installé dans les caves de l'immeuble voisin de l'Hôtel Impérial. Je me souviens que l'ouverture du Nec plus ultra, rue Alphonse XIII, derrière le parc Magny, vida le Fashion une saison ou deux. Le Nec plus ultra a fermé. Divers bruits ont couru à la fermeture. Quelle importance cela a-t-il ? Le Nec plus ultra était presque à l'angle de la rue Alphonse XIII et de la rue du Commandant-Jacquart, presque au carrefour, sur cette place informe où s'arrêtaient les cars beiges et bleus de la C.E.O.

La rue du Commandant-Jacquart qui descend vers la place Impériale a peu changé. C'est une rue que la saison, en septembre, laisse vacante comme le salon de thé et la pâtisserie-confiserie Aussanges (je me souviens de leur spécialité : les falaises, une espèce de meringue) où les fins d'après-midi s'étouffent sous les nouvelles dites à voix basse. L'on s'y ennuie dans l'hébétude, les dissimulations,

la lassitude prude et le ressentiment. Je regardais les hommes et les femmes. Mon regard ordinaire les flairait ; la réserve de l'hypocrisie marque les bouches, les commissures, d'un pli de rancœur. Les gestes s'empâtent. Je fouillais ces visages et ces corps de l'adultère avec complaisance. C'est, si l'on veut, parce que j'y retrouvais ma confidente fidèle : la lâcheté. Et c'est cela que je voulais : une résignation, un stupre honteux. C'est par Deslart et fils, à l'angle de la place Impériale, agence immobilière, maison fondée en 1863, qu'il faut sonder la vase veule d'ici. Les Deslart faisaient faire par Julien Lamant des dessins, des aquarelles, des propriétés à vendre. Julien Lamant, ce nom ne vous dit rien. Il exposait régulièrement, chaque été, des portraits repus dans les salons de l'Hôtel Impérial. Et les articles de l'Ouest-libre *étaient semblables d'année en année. Julien Lamant s'est suicidé. Il n'est pour moi que ces aquarelles, ces articles et ce suicide. Je ne sais rien d'autre de cet homme frêle et fébrile. Si, je me souviens d'un scandale, d'un éclat, un soir. Rien d'autre. La conclusion qu'il a tirée suffit.*

Soirées et réceptions ponctuaient la saison : les bridges de madame Jacquemard — pourquoi l'appelait-on Toutine ? —, le pique-nique des Ambert, la remise au casino de la Town Cup par le président du club de golf.

Le bal des Bonin-Nuchez clôturait la saison. A qui les Bonin-Nuchez s'attachaient, qui s'attachait à eux, faisait la conversation d'Arçonne depuis ce que l'on avait appelé la chute des Rochemort. Les Rochemort s'étaient retirés à Saint-Ensert. Insipides soucis. Cela a-t-il changé ?

Il est tard.

Saint-Ensert est à six ou sept kilomètres d'ici, dans l'arrière-pays. J'ai fait souvent cette promenade. Je descendais jusqu'au Val Clos et à droite, après le mur du cimetière, par la route qui rejoint Auchard. La nationale

traversée, il n'y avait plus personne. Je passais par le bois d'Auchard de fougères rousses jaunes et de chênes qui va jusqu'à Saint-Ensert, par lequel on évite cette poussière de bourgs que la Dhine traverse. De la terrasse de Saint-Ensert, qui prolonge la place, on domine la vallée de la Dhine, la côte d'au-delà d'Arçonne au nord, jusqu'à une falaise carrée, abrupte ; et derrière les montagnes, le cirque d'Airayre, la bosse du Bajou. Cet arrière-pays semble à cette ville et à cette côte être une excuse. Longue énumération.

Je n'ai jamais aimé la côte d'ici, ces falaises basses écaillées, ces plages courtes et étroites.

Je revenais de Saint-Ensert par le car, les cars beiges et bleus de la CEO.

Il est tard.

Les terrasses des restaurants du Port Vieux sont vides. Ils allumeront tout à l'heure les néons rouges de l'Excelsior, un cinéma plus haut dans la rue qui longe l'Hôtel Impérial, puis ceux blancs et verts du Central. Peut-être, plus tard.

Écoutez le bruit de rage de la pluie. La pluie tombe ici par rafales, par gifles brèves. Ces nuages gras qu'une éclaircie parfois lacère, vont buter sur le Bajou. Les pluies régulières, inconstantes, nettes, et les façons d'ici étriquées et rigides s'accordent. Je me souviens. Désordre de la mémoire.

Il est tard.

Que faisais-je ici ? Rien. Pas grand-chose.

J'ai mené ma vie à l'allure d'une convalescence. Précaire et patiente.

Les expédients ne sont pas une profession. Je vivais d'expédients. Certaines affaires exigent des intermédiaires. Il leur faut être effacés et veules. J'ai ces qualités sans

risque. Ne croyez pas que, comme l'on dit, j'en rajoute. Je suis lucide. Mais il ne s'agit pas de moi. Il ne s'agira pas de moi.

Vous comprenez mieux peut-être. Tout ici est banal. La mer est banale, avec des marées hautes et basses, le temps médiocre d'ici, entre éclaircies et averses, est banal. Que voulez-vous, je fricote dans l'insipide ; je n'ai jamais su que réchauffer des restes. Parce que j'ignore qui vous êtes et que vous m'êtes indifférent, je vous fais l'aveu fade de l'assassin qui revient, situation éculée, sur les lieux de son crime.

Je viens voir demain disperser aux enchères les indices de mon crime et ma mémoire. Il manquera cette lettre par quoi j'ai commencé de cerner de sapes sa solitude :

Comment portez-vous le deuil, la veuve ? Comment portez-vous le deuil ? Gardez-vous, bas, au ventre, une douleur qui vous fouille et vous force ? Vous déchire-t-elle ? Avez-vous envie de vomir ? Avez-vous crié ? Savez-vous crier ?

Votre amour ne méritait-il pas une douleur de cheveux arrachés, de larmes, d'injures et de blasphèmes ? Pourquoi vous être épargné quelques attitudes grandiloquentes et tragiques ? Cet événement les justifiait. Muette d'abord sous les larmes régulières ; à genoux, le sexe brûlé par sa mort ; enfin, noires, quelques pleureuses auraient excité votre douleur lassée de leurs cris et de leurs lamentations.

Je vous plains. Ou je vous méprise.

Pardon. Pardon.

Feuillets froissés à ma droite, par terre, balafrés d'injures. Non. Je ne recommencerai pas cette lettre. Je ne veux pas commencer de vous mentir. Pardon. Je bois depuis peu. L'alcool me rend aux colères adolescentes. (Il ne me les rend pas, à vingt ans je les ignorais. Je les invente.) Je bois seul. Ici. Ou je sors. Sur le boulevard voisin deux, trois cafés. Je préfère le bar-tabac à l'angle, le Havane, faux

plafonds et moulures cernées de néons roses, miroirs, flippers, carrelages géométriques, infect. Ma place est au fond, à droite, près de l'escalier qui descend aux toilettes.

J'y suis à heures régulières. L'alcool exige une routine. Je l'ignorais.

Ce que je fais ? J'écoute les dialogues de poussière mâchée ; c'est qu'elle n'exige ni n'impose rien, et cela me convient.

Je parle de moi à la troisième personne. Exercice salutaire : il est soluble.

Par exemple :

Il est assis dans un fauteuil du genre crapaud, couleur cramoisi. Des voix viennent de la cage d'escalier et se dissipent peu à peu. Il écrit sur ses genoux. Il y a dans la chambre une odeur de lait brûlé. Il pleut. La pluie tombe et résonne sur la verrière du placard aux poubelles dans la cour où donne la cuisine. Il pleut. Le peignoir qu'il porte est ouvert sur ses cuisses. Il regarde la pluie frapper, battre les carreaux. Le ciel est lourd aujourd'hui et pèse. La façade de l'immeuble d'en face se déforme au travers des vitres, les balcons se tordent, se cambrent. Il pleut. Il pleut depuis une semaine avec la même insistance. La rue est pleine de la boue des tranchées ouvertes pour le gaz ou l'électricité. Il pleut sur les palissades, les planches rouges et blanches des travaux. Il cesse d'écrire. Le ciel est opaque, poisseux. Qu'est-ce soudain que cette musique qui traverse la pièce et vient de la chambre ? La radio mise en sourdine. Il faut le tutti d'un grand orchestre pour percer le silence, la pluie et l'odeur de lait brûlé de la pièce. La musique s'essouffle et retourne dans la chambre derrière les couvertures bouleversées, le linge à terre, sale. Il voudrait boire. Bouteille vide. Aller chercher une bouteille dans la cuisine, parmi la vaisselle sale, laissée en pile sur la paillasse depuis lundi, les bols avec les restes de café, les cou-